

# L'incourâ et la colomba

Autor(en): **L.C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 35

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181457>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jets d'art d'un goût exquis, cette recherche artistique qui se montre jusque dans le poids de la balance du marchand d'huile, nous disent quelle était, il y a dix-huit siècles, la préoccupation de l'homme au pied de ce Vésuve qui devait l'engloutir. Les autels des faux dieux se sont écroulés, mais le paganisme est encore de fait la religion qui fleurit aujourd'hui en Campanie. Le plaisir facile, léger, voluptueux, telle est l'aspiration suprême du peuple napolitain, de ce peuple, qui a inventé les farces atellanes et qui a conservé Polichinelle. Aussi l'idée de la mort lui est-elle profondément antipathique. Ce n'est pas que le cœur fasse ici défaut : tant qu'un malade peut être soulagé, il reçoit les soins les plus empressés, mais quand le rci des épouvantements s'approche, la désertion se fait. Les parents s'empressent de quitter l'appartement, et le moribond rend le dernier soupir, seul avec quelque vieux serviteur ou avec un prêtre qui récite des prières.

Une personne de ma connaissance était allée visiter un ami mourant; une sœur de charité veillait près du lit, la famille avait disparu. Le malade était entré dans le combat où la mort reste victorieuse; ses yeux étaient fermés; ses mains pliaient et repliaient le drap qui le couvrait. Le visiteur s'approche et appelle d'une voix forte le mourant qui ouvre les yeux, le reconnaît, lui sourit et jette un regard désolé autour de lui, pour entrer bientôt dans les convulsions de l'agonie.

On raconte sur ce sujet un fait touchant qui devrait faire cesser ce déplorable abandon. Il y a quelques mois, la fille d'un noble napolitain mourait d'une maladie de langueur : la faiblesse allait croissant, et le père de la jeune fille, qui était resté de longues heures auprès de ce lit de mort, se disposait à le quitter, lorsque la mourante, l'entendant se lever, le regarda et lui dit, les larmes aux yeux : « Je vois bien que tout est fini, puisque vous me laissez... » Ce reproche alla au cœur du père, qui s'assit de nouveau, prit la main de son enfant et ne la quitta que lorsque tout fut achevé. Un tel fait est des plus rares ici; j'ai même entendu un Napolitain m'exprimer son indignation de ce que je n'avais pas empêché un membre de mon église d'accompagner le corps de son enfant au lieu de son repos.

Pour les très pauvres gens, qui couchent quelquefois jusqu'à dix dans la même chambre, le déplacement est impossible; ils restent auprès du mort et ils expriment leur douleur avec une véhémence qui n'a d'égale que son peu de durée. Les amis, du reste, feront tout leur possible pour qu'il en soit ainsi. Quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, ils vous conseilleront un divertissement, un changement d'air; ils éviteront toute allusion un peu prolongée à l'affliction qu'ils veulent soulager, et votre servante vous dira tout crûment : « Bonne santé à ceux qui restent. » (*Revue chrétienne.*)

#### L'incourâ et la colomba.

On brâvo incurâ d'onna perrotse dé montagne, né savai pas coumin féré por atteri lé dzin âo predzo. L'avai biô lau deré dai ball' et bouné tsoûsé, lau

promettré lo bouneu po l'autro mondo, rin ne lai fasai.

Lé z'hommo amâvont mî allâ golliassi à ti les bo-tiets d'ingrebliâo, et lé fenné, n'avion lo tin, la demindze matin, que dé taboussi et sé délavâ sin vergogne ni pedi.

— Que faut-te féré? dese l'incourâ à sa servinte.

— Vo faut féré on meracllio, mousu l'incourâ, lai fe la villia Glodine, sin cin no sarin binstoû ti damnâ!

— On meracllio! on meracllio! lé bin aisé à deré, mâ coumin s'in prindré?

Toparai, cin trecassivé noutre n'hommo, qu'avai bin envia dé trovâ ôquié po segotta on bocon ti cliaux indroumaî. Lâi pinsavé dé dzo et dé nè, se bin qu'onna vèpra qué l'étaî din son courti, à force de sé grattâ la boula, trauve se n'affère.

La demindze d'après, quand l'a z'u fini son prôno, dese dincé à cliaux que l'ai iront :

« Se vo z'été très-ti bin sadzo, qu'on vayé lé z'hommo mè à la messa qu'âo cabaret, et que lé fenné clousont leu mor, din trai senanné, du vouâi, fari déchindré su lo troupe lo Saint-Esprit din lo côô d'onna colomba. »

Trai senanné sé passont.

Pindin cè tin, l'incourâ avai éduquâ n'a petita colombetta, se bin que veniaî medzi dai mitté dé pan din sé z'orolliés.

Adon, po féré lo meracllio, s'étaî arrandzi avoué lo seniâo.

L'incourâ dévessai deré âo preszo trai iadzo : *Saint-Esprit déchint*, et lo traisièmo iadzo lo seniâo devessai latsi l'osé, — bliian coumin la naî, — qu'audré suramin s'aguelli su lé z'épaules dé l'incourâ et farai état de lai parlâ à l'orollie.

To cin, vo vaidé, étaî préparâ coumin on papai dé musiqua, et la demindze de cè biô djù, tsacon étaî venu po verré lo meracllio, et l'église étaî plliâina qu'on âo.

A bon momint, l'incourâ dese à plliâina gordze : *St-Esprit déchint! St-Esprit déchint! St-Esprit déchint!*

On arai ohîu volâ onna motze, mâ diabe la colomba que veniaî....

*St-Esprit déchint!* que réfâ l'incourâ, in sé ve-rint vai lo carro io lo seniâo étaî catsi.....

— Oh! monsu l'incourâ, lai crié stice, tot est fotu, lo petou l'a praissa!!! L. C.

#### Les bandits du Rhin.

##### IV

La bande de MERSEN procédaît dans ses opérations avec tant de calme, de sang-froid et de dextérité, qu'on les attribuait généralement à la sorcellerie; mais lorsque l'esprit malin était appréhendé au corps par les autorités habituées à traiter ses pareils avec aussi peu de cérémonie, il se trouvait que l'esprit était un démon en chair et en os, c'est-à-dire Jean Bosbeck, frère de François dit *Jehu*, celui dont nous venons de parler. Nous pourrions décrire, pour l'amusement du lecteur, une foule d'atrocités commises par ce monstre; mais nous aimons mieux rapporter, pour la rareté du fait, un exemple de sa générosité, d'autant plus qu'il se lie à un admirable trait d'héroïsme d'un ministre luthérien.

Les bandits étaient arrivés au bourg de Mulheim sur le Ruhr, dans la juridiction de Hesse-Darmstadt; ils s'étaient